

À LÉONIDAS RODHOKANAÏ.

Lorsque du haut des monts, au fond de la vallée
 S'étend le manteau de la nuit ;—
 L'œil rêveur et plongeant à la voûte étoilée,
 Quand tu fumes au seuil de ta hutte isolée—
 Quel éclair fulgurant dans ton souvenir luit ?

Revois-tu ton brulôt, par une nuit bien noire,
 Rasant les sabords ennemis,—
 Ou bien, dans les feuilletts épars de ta mémoire,
 Relis-tu quelques mots de cette grande histoire,—
 Qu'écrite avec du fer,—vous nous avez transmis ?

A quoi songes-tu donc, et quelle est ta pensée ?
 Lion vomé par la Zerba !
 Ton âme par l'espoir est-elle caressée ?
 Ou, sous l'aère baiser d'un regret, oppressée,
 Maudit-elle le sort que Dieu te réserva ?

Trouves-tu l'existence amère et prosaïque,
 Quand ton corps est brisé par son humble labeur ?
 Et regretterais-tu,—Léonidas antique,
 Le linceul de fumée et la mort héroïque
 Des tigres albanais tombés frappés au cœur ?

Mais non ! regrets amers, ambition, fumée,
 Gloire, souci de l'avenir,—
 Rien de cela ne vibre en ton âme alarmée,
 Et tu penses, qu'après avoir fait ta journée,—
 Tu peux bien, le sourire aux lèvres, t'endormir...

Le passé ?—c'est pour toi, la Grèce gémissante
 Sous le lourd bâton des sultans ;
 Le présent ? —c'est la Grèce heureuse, indépendante ;
 Et l'avenir riant...—cette tête charmante,
 Ce fils aux cheveux blonds,—l'espoir de tes vieux ans !

Et je signai, pensant que la modestie de l'anonyme ressemble fort à l'orgueil déguisé, et que ce n'était pas la peine de ressentir un orgueil quelconque pour trente vers médiocres que personne, excepté un pauvre touriste comme nous, n'aurait le désagrément de lire.

Néanmoins, s'il est parmi mes lecteurs quelque voyageur aventureux, et qu'il passe jamais à Seldigaz, et s'arrête chez Léonidas, il trouvera l'original desdits vers sur le mur qui fait face à la porte, entre une paire de pistolets français et un cimetière ottoman. Je tiens également à sa disposition la moitié du para que je brisai avec Hassan Muley, le vieux chef des Zerbinos.

Léonidas m'avait examiné d'un air curieux, et quand j'eus fini, il me demanda ce que je venais de faire. Je lui traduisis de mon mieux, en italien, le sens de ma prose rimée, et il me remercia avec effusion, ajoutant que je disais vrai, et que la seule ambition, la seule pensée qui troublât ses rêves, était l'avenir de son fils, que, dans son orgueil, il voulait voir brave et hardi comme lui.